

## La morale de Pyrrhus

*Plutarque raconte qu'un jour Pyrrhus faisait des projets de conquête. « Nous allons d'abord soumettre la Grèce », disait-il. « Et après ? » dit Cinéas. « Nous gagnerons l'Afrique. » - « Après l'Afrique ? » - « Nous passerons en Asie, nous conquerrons l'Asie Mineure, l'Arabie. » - « Et après ? » - « Nous irons jusqu'aux Indes. » - « Après les Indes ? » - « Ah ! » dit Pyrrhus, « Je me reposerai. » - « Pourquoi », dit Cinéas « ne pas vous reposer tout de suite ? »<sup>1</sup>*

Simone de Beauvoir choisit cette petite anecdote racontée par Plutarque afin d'inaugurer une des œuvres rarissimes consacrées entièrement à des sujets philosophiques ; ainsi obtient-elle - d'ailleurs - l'effet de mener le lecteur juste au centre d'importantes réflexions sur le thème de l'existence. Tout à coup, deux personnages grecques émergent du brouillard: Cinéas, le savant, écoute les projets du Roi de l'Épire et ses rêves de puissance; juste après, il le rappelle à la vanité du devenir, au trépasser insensé du vouloir humain. Cinéas choisit un point de vue méta-humain à partir duquel il juge inutile tout projet, le reconduisant ainsi à sa caducité essentielle. Il lui recommande le repos, il lui conseille l'inertie: il a opté pour un système de repère qui est - à ce qu'il dit - plus haut, au nom duquel il aperçoit la félicité dans l'ataraxie, dans l'imperturbabilité.

Placer son propre point d'observation bien au-delà de la sphère anthropique équivaut à ramener toute l'histoire de l'espèce humaine à un événement tout à fait risible dans le destin évolutif de notre galaxie. Toutefois, le fait de raisonner en ces termes signifie trahir la nature de l'existence et transformer la philosophie en un exercice stérile d'abstraction, dirigé exactement vers la relativisation de ce que, en revanche, il s'agit de comprendre.

A la lumière de ses considérations bien connues sur cette question, Simone de Beauvoir fait observer que:

*Le paradoxe de la condition humaine, c'est que toute fin peut être dépassée; et cependant, le projet définit la fin comme fin; pour dépasser une fin, il faut d'abord l'avoir projetée comme ce qui n'est pas à dépasser. L'homme n'a pas d'autre manière d'exister. C'est Pyrrhus qui a raison contre Cinéas. Pyrrhus part pour conquérir : qu'il conquière donc. « Après ? » Après, il verra.<sup>2</sup>*

Pyrrhus incarne entièrement la condition humaine tandis que Cinéas, du haut de son savoir, consomme une révolte: lui, en conseillant l'inertie, il décide de proclamer

---

<sup>1</sup> Simone de Beauvoir, *Pyrrhus et Cinéas*, in : *Pour une morale de l'ambiguïté suivi de Pyrrhus et Cinéas*, Gallimard, Paris, 2003, p.201.

<sup>2</sup> Simone de Beauvoir, *Ibidem*, p.253.

l'irrationalité de chaque existence, de fuir le destin de ruine auquel l'éphémère paraît être voué.

Cinéas, aussi bien que Fosca<sup>3</sup> et en compagnie d'une partie considérable de la philosophie d'aujourd'hui, opte pour la répudiation de la lumière ambiguë de l'expérience terrestre au nom d'un hyperuranium anodin où ni gaspillages ni contradictions ne demeurent. Refusant le halo d'incertitude qui entoure tout geste, le philosophe de Cinéas semble arrogant ainsi que stérile. L'homme n'a pas d'*ailleurs* où il peut se retirer, une éternité à sa disposition au fond de laquelle s'apaiser; il n'accède même pas à un horizon de bon sens fondamental au nom duquel il évalue *a priori* ses propres expériences. Voilà pourquoi Simone de Beauvoir ne peut que rendre compte à la *morale* de Phyrus, abstraction faite de la mégalomanie évidente qui caractérise son projet particulière de conquête.

La vie *est* ce jeu ambigu - semble expliquer notre penseuse - à l'intérieur duquel la finitude se profile à la fois comme une ressource et un obstacle. L'incontestabilité de la limite placée à notre permanence au grand jour n'estompe pas le surgir de notre projeter.

*La finitude de l'homme n'est donc pas subie, elle est voulue: la mort n'a pas ici cette importance dont on l'a souvent revêtue. Ce n'est pas parce que l'homme meurt qu'il est fini.(...)La limite de notre entreprise est en son cœur même, non dehors.*<sup>4</sup>

L'homme a affaire à la finitude même indépendamment de son aptitude à réfléchir sur la question de la mortalité. Voilà pourquoi tout projet se dessine en direction d'une réalisation future qui sera, une fois accomplie, rapidement livrée au passé. Non seulement le caractère fini qui paraît coessentiel à l'existence individuelle - puisqu'il est marqué par un destin de mortalité - mais aussi un autre niveau de finitude existe, et il caractérise la précarité de notre agir.

Tout projet, bien qu'il soit réalisé le mieux possible et qu'il ait les plus grandes garanties de stabilité, au moment où il a abouti au concret de l'être il a commencé sa propre exposition aux agents qui en provoqueront aisément la corrosion. Du reste, l'achèvement d'un projet coïncide ainsi avec l'abandon du même à son destin en vue d'engagements toujours nouveaux. La finitude paraît donc comme le tourbillonnement d'une poussière subtile qui se dépose sur l'agir humain, effaçant ainsi, au moins partiellement, la splendeur des issues. A vrai dire, elle semble être exactement l'épaisseur ontologique sur lequel l'action se dessine.

Toute entreprise vise à son achèvement, mais aucun résultat ne pourra être définitif. Le mirage de stabilité qui entoure l'issue de notre agir n'est, en général, que la conséquence d'une auto-illusion. Quand l'ironie nous secourt, on s'en aperçoit à temps; dans le cas contraire, une dérive vers la mauvaise fois se produit.

---

<sup>3</sup> Il s'agit du protagoniste du roman de Simone de Beauvoir: *Tous les hommes sont mortels*.

<sup>4</sup> Simone de Beauvoir, *Ibidem*, p.253.

Accueillir la mesure humaine signifie donc vivre avec l'opacité des résultats, avec l'instabilité des succès, avec le caractère transitoire des réponses, avec la nature problématique des rapports interpersonnels, avec le brouillard des querelles, avec l'aigreur des adieux: tout cela, explique Simone de Beauvoir, n'équivaut pas du tout à donner raison à Cinéas. Le tourbillon de la finitude ne fonce pas le plaisir de regarder. Tout geste humain fait irruption dans le présent et, quand il devient "acte", il prend des contours précis; toutefois, cette stabilité n'assume pas le caractère exhaustif statique de la chose, à moins de lui conférer un pesanteur irréel. L'aventure de l'existence habitue l'homme à l'imprévisibilité des issues, à l'instabilité de l'interprétation, au caractère multiforme des opinions; voilà pourquoi le geste individuel se revête toujours d'une ambiguïté qui semble le corrélat éthique immédiat de la finitude.

Toute expérience humaine est orientée à son dépassement, tout projet à son achèvement, chaque vie à son lent déclin. Tous les événements qui ont lieu au fil du temps vivent la tension dynamique entre le passé et le futur, entre l'attente et le souvenir: tout à coup, ils clignent dans leur plénitude, ils accèdent à un bon sens qui semble les décrire à la perfection, et qui passe ensuite en un sillage de souvenirs, souvent contradictoires. Dans ce sens, la transparence absolue leur est radicalement niée, et même la solidité de l'objet.

Ainsi, le geste de l'homme affleure-t-il sous le couvert de la finitude. Je ne pourrai pas prévoir avec certitude l'achèvement d'un de mes projets, je ne connaîtrai jamais la pluralité innombrable de mes voisins, je ne reverrai plus les personnes que le temps m'a soustraites, je ne pourrai jamais corriger mes décisions erronées, désormais transformées en défauts. L'irréversibilité du temps et le caractère incontrôlable des issues indiquent avec clarté l'horizon auquel la chose humaine sera toujours destinée. L'individu n'est donc pas livré au caractère fini de la mortalité mais, auparavant, de la nature impérieusement ambiguë de son agir.

*L'existentialisme s'est défini dès l'abord comme une philosophie de l'ambiguïté c'est en affirmant le caractère irréductible de l'ambiguïté que Kierkegaard s'est opposé à Hegel; et de nos jours c'est par l'ambiguïté que dans L'Être et le néant Sartre définit fondamentalement l'homme, cet être dont l'être est de n'être pas, cette subjectivité qui ne se réalise que comme présence au monde, cette liberté engagée, ce surgissement du pour-soi qui est immédiatement donné pour autrui.<sup>5</sup>*

L'ambiguïté est la marque de l'humain car toute expérience individuelle est entourée de l'incertitude et du non-être: peu importe si elle se profile dans le tissu irréversible du passé ou qu'elle s'annonce à travers l'inactualité inabordable du futur.

---

<sup>5</sup> Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Gallimard, Paris, 2003, p.14.

La nullité qui nous entoure - corrélat immédiat de l'activité de la conscience<sup>6</sup> - est-elle pourtant en mesure d'attenter à notre capacité de produire sens?

Nous savons déjà que Simone de Beauvoir est convaincue de la vérité du contraire. C'est exactement le caractère fini, en toutes ses nuances de sens, qui rend sensé l'aventure de l'existence. C'est sa détermination historique qui donne à la vie sa propre spécificité, son ton particulier; c'est l'extension diachronique limitée du demeurer humain qui rend plus séduisant l'aventure et le projet. C'est la conscience de l'irréversibilité du temps qui me force à l'évaluation attentive de mes choix et de mes affaires. L'ambiguïté, si l'on veut, donne couleur à l'expérience, justement comme la découverte de la mortalité enfonce le sens dans l'action.

Si le caractère fini est la condition de possibilité de toutes nos actions, l'ambiguïté semble une dimension éthiquement prioritaire, une particularité de l'agir humain. Néanmoins, la lumière ambiguë de l'action est bien loin d'impliquer des répercussions pessimistes. L'imprévisibilité des issues de mon geste ne provoque en moi aucun intérêt pour le quêtisme et il ne me fait pencher pour les raisons de Cinéas non plus. Le fait que la lueur de la conscience doive cohabiter avec des petits tas de *non-être*, ou que l'horizon de l'agi dénonce rétrospectivement la faillibilité du projet, ne constituent pas de raisons suffisantes pour recommander l'inertie.

La vie, dans sa plénitude, *est* ambiguë et la protestation au nom de l'anodinité des issues - qui se postulerait possible grâce à la ruse de l'abstraction - finirait par ressembler à une rébellion inutile contre les limites de l'existence.

C'est exactement dans les régions de l'éphémère que l'homme donne sens au monde. Parfois, cette position centrale lui accorde la lumière ardente de la plénitude, l'éclair vertigineux où il contemple la réussite: l'instant joyeux.

Ce privilège qu'il est le seul à détenir: d'être un sujet souverain et unique au milieu d'un univers d'objets, voilà qu'il le partage avec tous ses semblables.<sup>7</sup>

La lucidité avec laquelle Simone de Beauvoir observe la réalité humaine ne mène jamais à la révolte, même jamais à la protestation contre les limites de la vie, même jamais à la répudiation et au ressentiment. Le regard absolu avec lequel notre penseuse interroge l'existence mène souvent à des positions critiques et inconfortables: la philosophie, pour elle, n'offre pas de réponses vaguement consolatrices mais au contraire des instruments pour comprendre la complexité plurielle des choses humaines. Cette vocation à la transparence totale, caractérisée par une incapacité définitive d'auto-illusion et d'une tentative obstinée de adhérer à la

---

<sup>6</sup> La thématization du rapport être-néant est - ici comme ailleurs - inspirée directement à la philosophie de Sartre, à laquelle du reste la pensée de Simone de Beauvoir s'en revient. Le non-être semble le produit de l'activité de la conscience, qui décomprime la sphère autrement massive de l'être, Créant ainsi des lacunes et des interstices qui sont les résultats directs de l'activité intentionnelle. La subjectivité - à cause de son attention inconstante - fouille alors dans le cœur de l'être des petites fentes du néant. Le cadre de référence est exactement celui qui a été tracé dans *L'Être et le néant*.

<sup>7</sup> Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Gallimard, Paris, 2003, p.13.

complexité sans la dénaturer, elle représente la première racine d'une santé morale que l'existentialisme ne se lasse jamais de recommander.

Toutefois, Simone de Beauvoir n'a jamais pensé que le désir de clarté exigeait la répudiation du monde: l'écart critique qui permet la perspective du spectateur ne se fait pas propédeutique par rapport à n'importe quel saut vers un ailleurs. La philosophie, ainsi entendue, est caractérisée par un pouvoir énorme : elle observe la polychromie du devenir, elle offre des réponses à ceux qui la pratiquent, elle réconcilie l'intellectuel avec la sphère des événements, elle rend à la vie tout son épaisseur concrète. Dans cette perspective, l'ambiguïté ne produit pas de dépit, mais elle suggère de méfier de toute simplification.

La recherche philosophique aborde des thèmes douloureux en tentant de porter une contribution de connaissance : parfois la résolution avec laquelle elle poursuit ce projet coûte chère. Le fait de se savoir mortels, submergés de l'ambiguïté, libres mais faillibles, comporte une auto-conscience et une sensibilité toujours attentives, et pour ça incommodes. Mais le don de la lucidité prévient la révolte, il éloigne la dérive solipsiste, il s'enracine en un présent chargé de suggestions:

*mais il est vrai aussi que les morales les plus optimistes ont toutes commencé par souligner la part d'échec que comporte la condition d'homme ; sans échec, pas de morale; pour un être qui serait d'emblée exacte coïncidence avec soi-même, parfaite plénitude, la notion de devoir-être n'aurait pas de sens. On ne propose pas de morale à un Dieu.<sup>8</sup>*

Admettre entièrement l'ambiguïté de la condition humaine signifie renoncer aux consolations de la métaphysique antique, se reconnaître éphémères, mais aussi se savoir en mesure de mettre au monde le nouveau, de jouir du fait d'être, d'aimer le don du temps dans sa nudité essentielle.

Simone de Beauvoir ne croit pas que la lucidité conduise au pessimisme: au contraire, le fait de penser encourage notre lien natale avec le monde, inaugurant ainsi une conscience qui tend à prendre l'aspect de *souveraineté*. La philosophie arrache les lieux communs, elle démantèle les conventions et les rituels obligatoires de la civilisation bourgeoise et, pour ça, elle rappelle vivement à la plénitude de l'instant, à la richesse de l'être, à la spontanéité innovatrice de notre projeter l'existence, à la ponctualité joyeuse avec laquelle le soleil se lève tous les matins.

*Jouir du soleil, de l'ombre, c'est en éprouver la présence comme un lent enrichissement; dans mon corps détendu je sens mes forces renaître; je me repose pour repartir;<sup>9</sup>*

---

<sup>8</sup> Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Gallimard, Paris, 2003, p.15

<sup>9</sup> Simone de Beauvoir, *Pyrrhus et Cinéas*, cit., p.217.

Quelques fois la somptuosité de l'instant désarme la prétention à l'infini : c'est alors que la vie éclate, en son évidence resplendissante, sensée, satisfaisante. Au moment joyeux, toute prétention s'apaise et que l'*ataraxie* semble un sophistiqué autant qu'infructueux tour de passe-passe pour des philosophes affolés. Au moment de joie, le bon sens règne en souverain: le retour ambigu de la normalité évoquera des zones d'ombre toujours nouvelles mais la vie, tant qu'elle y est, elle promet un bon nombre de journées de soleil.

Certes, la joie de la plénitude brille sur la pâleur terne de la quotidienneté et dans une cohabitation bien encombrante avec la dysharmonie du manque, de la peine, de la privation. Mais la philosophie donne conscience et elle montre avec précision les limites de l'humain: la gaieté du moment parfait s'offrira seulement à ceux qui auront su souffrir de la soif, sans céder aux mirages. Dans ce cadre, la conscience de la finitude évite le recours à l'étourdissement et elle encourage le travail des sens, l'attention à la magie des couleurs, à la grâce de la musique.

*C'est au bord de la route ensoleillée que la fraîcheur de l'ombre est précieuse; la halte est une détente après l'exercice fatigant; du sommet de la colline, je regard le chemin parcouru et c'est lui tout entier qui est présent dans la joie de ma réussite, c'est la marche qui donne un prix à ce repos, et ma soif à ce verre d'eau ; dans le moment de la jouissance se rassemble tout un passé.<sup>10</sup>*

C'est après une grande peine que le repos semble plus profond, c'est sous le grand jour qui suit la tempête que la polychromie du monde paraît plus brillante. La vie se tient sur la dyarchie des opposés, et du même la joie d'exister implique l'horreur de finir<sup>11</sup>. Simone de Beauvoir, qui est proche de Sartre au point de partager entièrement le cadre de référence théorique proposé dans *L'Être et le néant*, peut se permettre de suggérer à l'existentialisme que non toute plénitude suscite de la *nausée*. Si la permanence engourdie des choses émane une gratuité irrachetable<sup>12</sup>, la splendeur de l'achèvement d'un projet montre clairement le chemin du bon sens et le caractère concret de la joie.

C'est ainsi que, au cœur même de la philosophie de l'existence, nous découvrons que la vie de l'homme n'est pas seulement *passion inutile* mais émotion vibrante pour le seul fait - bien que gratuit et éphémère - d'*exister* sous cet angle de ciel.

---

<sup>10</sup> Simone de Beauvoir, *Ibidem*, pp.216,217.

<sup>11</sup> Voir: Mauro Trentadue, *La gioia di esistere, l'orrore di finire. Simone de Beauvoir e l'avventura dell'esistenza*. Ghibli, Milano, 2003, en particulier les pages 85-116.

<sup>12</sup> Voici les mots que Jean-Paul Sartre met dans la bouche de Roquentin, le protagoniste de son roman philosophique *La nausée*: « la contingence n'est pas un faux-semblant, une apparence qu'on peut dissiper; c'est l'absolu, par conséquent la gratuité parfaite. Tout est gratuit, ce jardin, cette ville, moi-même. Et quand il arrive qu'on s'en rende compte, ça vous tourne le cœur et tout se met à flotter (...) : voilà la Nausée. » Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Gallimard, Paris, 1995, p.187.

Simone de Beauvoir nous oblige à penser toujours la plénitude en correspondance directe avec l'absence, en exigeant - à propos de cette question - une rigueur théorique qui est parfaitement à même de fonder une morale.

Il faut comprendre jusqu'au bout les amphibologies infinies de l'existence, en direction d'une acceptation qui exclue la révolte et la résignation. Ainsi, la folie humaine recommence-t-elle à regarder vers le monde que nous tous vivons, avec la participation de ceux qui se sentent toujours partie en cause plutôt que spectateurs, avec l'amour ardent de ceux qui éprouvent les émotions plutôt qu'avec la rigueur analytique de ceux qui les classifient, avec la passion de ceux qui risquent personnellement plutôt qu'avec la morgue de ceux qui peuvent souvent changer leur jeu. Simone de Beauvoir, à travers son œuvre de penseuse, a essayé de donner corps au vide, épaisseur à la douleur, sa forme de mot à la vie qui s'éteint. Voilà pourquoi un bon nombre de ses pages sont difficiles, presque à la limite de la lisibilité.

Puisque femme, prenant partie d'une façon solidaire aux choses humaines, elle considère la douleur, la maladie, la mort, comme des événements brutaux et imprévus « comme l'arrêt d'un moteur en plein vol »<sup>13</sup>. La fin de la vie lui fait horreur, et pourtant elle décide de pousser sa pensée jusqu'à la limite de l'impensable, ses paroles sur le seuil de l'indicible. Tout cela parce que le fait d'envisager la mort en pleine vie obtient l'effet d'un enracinement dans l'existence que la penseuse française n'est jamais lasse d'évoquer.

Comprendre sa propre finitude signifie se préparer à réclamer chaque instant, vivre avec passion la foudre brûlante et unique de chaque émotion, avec la conviction que chaque jour garde sa valeur irremplaçable : « qu'on l'imagine céleste ou terrestre, l'immortalité, quand on tient à la vie, ne console pas de la mort. »<sup>14</sup>

*Il n'y a pas de mort naturelle: rien de ce qui arrive à l'homme n'est jamais naturel puisque sa présence met le monde en question. Tous les hommes sont mortels: mais pour chaque homme sa mort est un accident et, même s'il la connaît et y consent, une violence induite.<sup>15</sup>*

Cependant, avant que la violence s'accomplisse le destin nous appartient, le soleil est toujours nouveau et l'avènement du printemps donne couleur à la grisaille de l'hiver. L'éphémère, si mobile, perpétuellement unique, exige un regard passionné auquel dévoiler ses merveilles.

L'achèvement lent de notre temps est fait de démarches qui raccourcissent progressivement le futur: mais il s'agit d'une danse créatrice qui dessine des images en laissant des traces qui n'étaient pas là auparavant. Voilà pourquoi Cinéas a tort et que Pyrrhus marche en souriant, sous des ciels imprévisibles, vers un horizon dont il ne se dira jamais assouvi.

---

<sup>13</sup> Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, Gallimard, Paris, 2006, p.151.

<sup>14</sup> Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, Gallimard, Paris, 2006, p.132.

<sup>15</sup> Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, Gallimard, Paris, 2006, p.152.

